

Aimer son bébé 9 mois après

TÉMOIGNAGE. Il y a une année, Marie Auderset mettait au monde une fille pour laquelle elle ne ressentait rien. Après un passage dans une famille d'accueil, l'amour est revenu. Aujourd'hui, mère et fille se portent bien et Marie Auderset veut raconter son expérience de dépression post-partum.

VICTORIEN KISSLING

“

Au moment de sa venue au monde, je n'ai absolument rien senti pour ma fille, comme si elle n'était pas à moi.» Des mots durs, incompréhensibles pour certains, courageux pour d'autres, qui témoignent de la détresse d'une mère. C'était le 21 décembre dernier. Marie Auderset donne naissance à Amélie*, petite sœur de Grégoire*, né quatre ans plus tôt d'un autre père. La jeune maman de 27 ans subit une dépression post-partum (*lire ci-dessous*) particulièrement violente. «Je n'avais pas le moral, je pleurais, n'avais rien envie de faire.»

Pourtant, il y avait à faire avec le retour d'Amélie à la maison trois jours après sa naissance. «Je m'en suis ensuite occupée tant bien que mal. Mais j'agissais mécaniquement, en me contentant du strict minimum, pensant que l'amour finirait bien par venir.» Les trois premières semaines se déroulent relativement bien, puis se Dominique, son compagnon, l'aide à s'occuper de leur fille. Mais, sitôt qu'il reprend le travail, la situation empire. «J'ai eu peur, à ce moment, d'attenter à sa vie ou à la mienne.»

“ Un jour, le psychologue a tapé du poing sur la table en me disant: «Vous avez le droit de ne pas aimer votre fille». Il m'a fait déculpabiliser. Ça a été le déclic. ” MARIE AUDERSET

La famille d'accueil salvatrice

Difficile pour Marie Auderset d'expliquer ce sentiment si violemment détaché vis-à-vis de son enfant. «Je m'attendais à avoir un garçon et c'est une fille qui est venue. Hors, je n'ai pas une excellente relation avec ma mère et je me suis sans doute inconsciemment projetée dans ce conflit...» Malgré cette inconscience, la



Aujourd'hui, Marie Auderset a tourné la page et elle aime sa fille comme «une mère devrait l'aimer». JESSICA GENOUD

Touraine, assistante en pharmacie de formation, reste dans la réalité. Et pour protéger son enfant, elle lance un appel au secours à Service de l'enfance et de la jeunesse. Amélie avait cinq semaines. «C'était un samedi. Nous avons pu la placer directement dans un foyer pour le week-end. Puis dans une famille d'accueil professionnelle dès le lundi. J'ai alors eu l'horrible sentiment de me dire "ouf, m'en voilà débarrassée". Je pensais la placer ad aeternam.»

Au début, elle se force toutefois à lui rendre visite. Puis un jour, même ces rares contacts étaient au-dessus de ses forces. «Je n'avais plus envie d'être obligée de voir ma fille.» Pendant un mois, elle ne se rendra pas dans

la famille d'accueil. En revanche, elle est admise trois mois à la clinique de jour du centre hospitalier de Marsens, à Fribourg.

«Un jour, le psychologue a tapé du poing sur la table en me disant: "Vous avez le droit de ne pas aimer votre fille". Il m'a fait déculpabiliser. Ça a été le déclic. Je suis retournée voir ma fille et j'ai commencé à l'aimer en me demandant, avec le recul, comment j'avais pu penser de telles choses affreuses.»

Même si elle aurait pu la reprendre tout de suite puisque c'était un placement volontaire, Marie Auderset, avec l'avis de ses thérapeutes et des services sociaux, prend le temps. Amélie revient quelques heures à la maison, puis quelques jours. Depuis mi-septembre, elle y dort toutes les nuits. Et, depuis la fin octobre, le placement en famille d'accueil est officiellement clos. «Mais nous

avons eu de la chance dans notre malheur, car c'était une famille vraiment adéquate et compréhensive, ce qui m'a aidé», estime Marie Auderset.

Les rumeurs courent

Durant ces longs mois, les réactions sont contrastées autour d'elle. Au début, certains pensent qu'elle fait un «caprice» ou qu'une telle situation n'est «pas possible». Son compagnon, lui, bien que placé entre l'amour de sa fille et de son amie, a toujours soutenu Marie. «Il m'a été d'une grande aide. Comme mon fils aîné, à qui on a expliqué la situation et qui, semble-t-il, a compris.» Grégoire, en effet, n'hésite pas à raconter à l'école que sa petite sœur est en famille d'accueil parce que sa maman a besoin de temps. Mais, si les enfants ont l'agréable innocence de ne pas chercher plus loin, ce n'est pas le cas des adultes. «Le pire, ça a été de

gérer le qu'en-dira-t-on. Les rumeurs les plus folles ont circulé, comme quoi c'est la police qui serait venue m'ôter ma fille alors que je tentais de la noyer dans la baignoire. Nous avons perdu beaucoup de prétendus amis durant cette année.»

À l'évocation de ces souvenirs, les yeux de la jeune maman se brouillent. Sur ses genoux, Amélie lui fait des grands sourires. «Heureusement, aujourd'hui, je tourne la page.» Le placement d'Amélie en famille d'accueil s'est étendu du 31 janvier au 31 octobre. Neuf mois. «C'est le temps d'une grossesse, juste ce qu'il fallait pour que j'aime ma fille comme une mère devrait l'aimer à sa naissance.» ■

* Prénom d'emprunt. Pour des raisons de confidentialité, le Service de l'enfance et de la jeunesse interdit la diffusion des noms des enfants

Dépression post-partum, un tabou

Marie Auderset a souffert, au début de sa dépression post-partum, du manque d'information à ce sujet. «On n'en parle pas. Je me disais "tu n'as pas le droit d'être malheureuse, tu viens d'avoir une fille, ça doit être le bonheur". Je ne comprenais pas que ça puisse ne pas être le cas.» Pourtant, selon les spécialistes, entre 10 et 15% des mères souffrent de dépression post-partum. Ce mal-être se définit par une tendance à pleurer tout le temps, un sentiment de ne pas être à la hauteur, un découragement, de l'anxiété, de l'irritabilité et de la fatigue. Il existe aussi des symptômes physiques comme maux de tête, engourdissements, douleurs thoraciques et hyperventilation. La femme peut également éprou-

ver des sentiments ambivalents ou négatifs envers son enfant, ce qui entraîne de la culpabilité.

«En fait, il existe trois types de souffrances morales après un accouchement. Le baby blues, qui touche 80% des femmes et qui ne dure que quelques jours, la dépression post-partum et la psychose post-partum, qui atteint 1 à 2% des mères.» Dans ce dernier cas, la femme déconnecte de la réalité et pourrait, consciemment ou non, faire du mal à son bébé. «Dans mon cas, j'étais entre les deux dernières catégories. J'ai fait une dépression post-partum plus violente que la moyenne», explique Marie Auderset, se référant aux propos de sa thérapeute. VK

Le placement volontaire

Chaque année, quelque 500 enfants sont placés dans les 130 familles d'accueil que compte le canton. Mais très rares sont les cas où la décision est prise volontairement par la famille. «Il s'agit principalement de placements à la suite de décisions de justice, précise Stéphane Quéru, chef du Service cantonal de l'enfance et de la jeunesse (SEJ). Lorsque les parents prennent conscience qu'ils n'arrivent pas à s'occuper de leur enfant, ils privilégient en général un placement chez des proches.» Dans ce cas, le SEJ n'est pas forcément contacté, hormis si le placement dure plus de six mois dans la famille proche, ou trois mois hors de la famille, auxquels cas les accueillants doivent être

soumis à l'approbation des autorités. Raison pour laquelle il n'existe aucune statistique significative sur les placements volontaires. «Mais dans tous les cas, lorsque nous sommes contactés par des parents désespérés qui ne peuvent plus s'occuper de leur bébé, nous procédons à une analyse de la situation», ajoute Stéphane Quéru. Et si ce choix découle d'une dépression post-partum ou d'un événement provisoire, comme ce fut le cas pour Marie Auderset, et qu'aucun proche ne peut prendre le relais, le SEJ peut autoriser un placement en famille d'accueil, mais toujours en jugeant la situation pour trouver la famille la plus adéquate. VK